

« C'EST L'HUMBLE QUI CRIE, ET IHVH ÉCOUTE ET LE SAUVE »

- Sur le Psaume XXXIV -

(1) *De David quand il se changea le sens
à la face d'Abimélech, qui le chassa, et il s'en alla.*

(2) *Je bénirai IHVH en tout temps,
Sa louange constamment en ma bouche.*

(3) *En IHVH mon âme se loue :
Que les humbles écoutent et qu'ils se réjouissent !*

(4) *Magnifiez IHVH avec moi,
Et exaltons ensemble son nom !*

(5) *J'ai cherché IHVH et il m'a répondu,
De toutes mes terreurs il m'a délivré.*

(6) *Ils le regardent, et ils brillent,
Et leurs faces ne rougiront pas.*

(7) *C'est un humble qui crie, et IHVH écoute
Et le sauve de toutes ses angoisses.*

(8) *Le messager de IHVH campe autour de ceux qui le craignent
Et il les arrache.*

(9) *Sentez et voyez, oui, quel bien est IHVH !
En marche, le brave qui s'abrite en lui !*

(10) *Craignez IHVH, ses saints,*

Oui, pour ceux qui le craignent, pas de manque !

(11) *Les lionceaux sont dans le besoin, ils ont faim :
Ceux qui cherchent IHVH ne manquent d'aucun bien.*

(12) *Allez, fils, écoutez-moi :*

Je vous enseignerai la crainte de IHVH.

(13) *Quel est l'homme qui désire la vie,
Qui aime les jours, pour voir le bien ?*

(14) *Préserve ta langue du mal
Et tes lèvres du parler de tromperie !*

(15) *Sors du mal et fais le bien,
Demande la paix et poursuis-la !*

(16) *Les yeux de IHVH vers les justes,
Et ses oreilles vers leur plainte.*

(17) *La face de IHVH sur les malfaisants,
Pour retrancher de la terre leur souvenir.*

(18) *Ils criaillent et IHVH écoute,
De toutes leurs angoisses il les délivre.*

(19) *Proche IHVH pour les cœurs brisés,
Il sauve les souffles écrasés.*

(20) *Nombreux les maux du juste,
Mais d'eux tous IHVH le délivre.*

(21) *Il garde tous ses os,*

*Pas un d'entre eux n'est brisé.
(22) Le mal fait mourir le méchant,
Et ceux qui haïssent le juste sont châtiés.
(23) IHVH rachète l'âme de ses serviteurs,
Et pas un de tous ceux qui s'abritent en lui n'est châtié !*

Une expérience qui qualifie pour parler

Bénir, louer, magnifier, exalter, tous ces actes ont ceci en commun de venir comme des *réponses*. Quel que soit le sens de ces verbes dans le dictionnaire, en eux s'expriment ici des actes de parole qui sont des réactions à un événement. Ils en sont la suite, ils sont l'effet en lequel cet événement se prolonge autrement qu'il ne s'est produit et donc se transforme.

En quoi donc a consisté l'événement initial ?

Il s'énonce en trois moments qui se succèdent et s'enchaînent l'un l'autre :

*J'ai cherché IHVH et il m'a répondu,
De toutes mes terreurs il m'a délivré.*

Cette séquence unit deux intervenants, *moi* et *IHVH*. L'initiative *m'*est attribuée à *moi*. *IHVH* est l'objet de *ma* quête. Celle-ci se poursuit par un acte de parole, par une *réponse* venant de *IHVH*. Quant à *moi*, je suis le destinataire de sa parole. *Je* ne lui réponds pas à *mon* tour mais je parle cependant, *moi* aussi : *je* proclame le résultat de sa *réponse*.

Ainsi, d'un bout à l'autre, c'est *moi* qui parle. D'abord, pour dire le mouvement de recherche dans lequel *j'*étais engagé. Était-il de l'ordre de la parole qui peut être écoutée ? On ne le sait pas. Il s'agit, en tout cas, d'un effort dirigé vers un terme, vers quelqu'un - un destinataire ? - que je peux expressément nommer : *J'ai cherché IHVH*. Ensuite, c'est moi encore qui parle, pour dire cette fois que *IHVH m'a répondu* et que *de toutes mes terreurs il m'a délivré*.

En définitive, tout repose sur ma parole présente. Elle porte en elle, au moment intermédiaire de son parcours, comme en son tournant, l'affirmation d'une autre parole, de la *réponse* de *IHVH*. Quant à son commencement et à son achèvement, en eux s'exprime l'affirmation d'une réalité qui n'apparaît pas, du moins d'emblée, comme une parole. À quel ordre, en effet, appartient la *recherche* de *IHVH* ? Quand *je m'y* livrais, n'étais-je pas déjà pris, par mon effort, dans une communication au moins virtuelle avec lui ? Quant à ces *terreurs*, dont je déclare que *IHVH m'a délivré*, ne désigneraient-elles pas l'en deçà de toute communication, le degré zéro de toute parole possible, la vitalité pure, violente, à l'état sauvage en quelque sorte ? Du coup, d'en être *délivré* peut s'entendre comme un accès à l'entretien, comme un passage à la parole.

Quoi qu'il en soit, telle est l'expérience qui maintenant affleure dans ma parole et que je *m'engage* à y établir en permanence sur le mode de la *bénédiction* et de la *louange* adressées à *IHVH*. Le passé de l'événement devient ainsi, une fois transformé, un présent constant, ouvert lui-même sur un avenir indéfini. C'est comme une façon de conserver à

l'événement sa force que de le rendre immanent à tous les moments du temps par la *bénédiction* et la *louange*. Mais a-t-on bien observé qu'il s'agit encore d'actes de parole, qui passent par *ma bouche* ?

Quelque définition qu'on donne de ces actes, pris abstraitement, en eux-mêmes, il est assez clair qu'ils s'opposent, en contraste, à l'état de *terreur* dont, en *me répondant*, *IHVH m'a délivré*. Ils font advenir toute la puissance d'heureuse affirmation dont *je* suis maintenant capable. Il est même remarquable que la *louange* présente cette propriété bien singulière d'être dirigée vers *IHVH* et, simultanément, de me transformer en elle-même, au plus profond de mon être, en mon *âme* :

*Je bénirai IHVH en tout temps,
Sa louange constamment en ma bouche.
En IHVH mon âme se loue.*

Or, tout se passe comme si cette expérience d'une *délivrance* changée en louange, en étant parlée, découvrirait qu'elle n'appartient pas, comme une propriété privée, à celui qui est saisi par elle. Elle se change encore en un appel à la communication à d'autres. Mais à qui ?

Pas à n'importe qui, pas indifféremment. Une condition est mise pour pouvoir accéder à l'événement :

*Que les humbles écoutent et qu'ils se réjouissent !
Magnifiez IHVH avec moi,
Et exaltons ensemble son nom !*

Qu'importe, ici encore, la traduction du mot hébreu qu'on rend par *humble* ! D'autres peuvent préférer « humilié » ou « pauvre » ou encore « malheureux » ou même « affligé », voire « doux ». N'est-il pas évident qu'en tout état de cause le qualificatif doit être rapproché des *terreurs* dont *IHVH m'a délivré* ? Il dirige l'attention sur une faiblesse, sur une souffrance, sur un malheur. D'éprouver cette faiblesse, cette souffrance et ce malheur, voilà ce qui *me* qualifie pour inviter instamment d'autres que *moi* à partager avec *moi* l'expérience que *j'ai* faite et que *je* fais encore.

En exerçant ce magistère, *moi* qui parle, en pressant les *humbles* de s'unir à *moi*, *je* laisse percevoir un aspect de l'événement qui n'apparaissait pas quand *je* parlais de ce qui m'était arrivé à *moi*, personnellement. Il semblait alors, en effet, que l'initiative de la parole pouvait m'être attribuée, absolument d'une certaine façon, que rien n'avait précédé *ma* parole qui fût déjà de l'ordre de la communication, comme si parler surgissait de *moi*, souverainement. Or, ici, ont lit : *Que les humbles écoutent...*

On ne saurait trop insister sur la portée de cette invitation à *écouter*, avant même de *se réjouir*, de *magnifier IHVH avec moi*, et d'*exalter ensemble son nom*. On apprend ainsi que l'*écoute* est première, originaire, d'emblée à la disposition de quiconque, non seulement en dépit de la détresse mais encore jusqu'en elle, plus forte que toute les *terreurs*. Il faut même peut-être aller plus loin encore et reconnaître qu'elle ne va pas sans ce qu'on nomme ici *humilité* : deux noms pour signifier une même manière d'être. Or, cette *écoute* n'est pas dirigée seulement vers le maître qui enseigne et transmet, elle est plus indéterminée, et elle précède toute prise de parole, fût-ce celle du maître : lui aussi, il

a *écouté* ! Ainsi l'*écoute* semble-t-elle être une disposition élémentaire qui convient aussi bien pour l'enseignant que pour le disciple et même, comme on va le voir bientôt, pour *IHVH* lui-même. Aussi bien, lorsque je soutiens qu'*il m'a répondu*, est-il vain de prétendre qu'il ne pouvait que *répondre* à une première parole, que j'aurais dirigée vers lui tandis que *je le cherchais* : à vrai dire, déjà alors j'*écoutais*, et c'est à cette *écoute* que *IHVH* envoyait une *réponse*.

IHVH et l'humble

Le *nom* de *IHVH*, déjà plusieurs fois répété, le sera encore fréquemment. Il revient comme un leitmotiv qui introduit une étroite solidarité dans les diverses phrases d'une même partition.

Ce *nom* offre toujours la même propriété : il est employé pour signaler que sont associés à *IHVH* dans une ferme alliance ceux qui soit le *cherchent* soit même, plus simplement, le *regardent*. Bref, *IHVH* est au principe d'une heureuse transformation. De même que la *louange* que lui adresse *mon âme* reflue sur elle, comme on l'a noté, et l'exalte, de même l'éclat qu'un œil capte de lui, bien loin de le confondre, rend cet œil lui-même lumineux :

*Ils le regardent, et ils brillent,
Et leurs faces ne rougiront pas.*

C'est à croire qu'il y a une sorte de loi ou de maxime universelle selon laquelle sont réglés les rapports entre l'*humble* et *IHVH* :

*C'est un humble qui crie, et IHVH écoute
Et le sauve de toutes ses angoisses.*

On se tromperait si l'on allait imaginer que l'*humilité* ou ses variantes exerce un pouvoir quasi magique sur *IHVH* au point de le contraindre à *écouter* et à *sauver*. À vrai dire, avec la formulation qu'on vient d'énoncer, on atteint sans doute au point le plus décisif de ce Psaume et aussi à la vérité la plus indémontrable qui soit. Pour l'admettre, il faut en quelque manière, imiter le mouvement même de foi qui se laisse lire dans la proposition qui, pour ainsi dire, raconte cette vérité :

*J'ai cherché IHVH et il m'a répondu,
De toutes mes terreurs il m'a délivré.*

On gagne à rapprocher les deux énoncés. L'homologie de leur structure invite à commenter l'un par l'autre. Ainsi l'*humble qui crie* n'est-il pas un autre que celui qui *a cherché IHVH* et, d'autre part, l'*écoute* offerte maintenant par *IHVH* était présentée d'abord comme sa *réponse*. Quant au *salut de toute angoisse*, il reprend à sa façon la *délivrance de toute terreur*. Ces ressemblances et ces différences donnent, certes, beaucoup à penser, pour peu qu'on les médite. Mais, avant tout, on doit se garder d'oublier l'avancée qui s'est produite : d'une expérience qui se recommandait d'un cas singulier on est passé à sa validation universelle. Désormais, jusqu'à la fin du *Psaume*, tous les propos qui seront tenus viseront à l'universel et, d'abord, ceux qui traitent de la *crainte de IHVH*.

La crainte de IHVH

*Le messenger de IHVH campe autour de ceux qui le craignent
Et il les arrache.*

Après ce qu'on vient d'apprendre sur la *délivrance de toute terreur* et sur le *salut de toute angoisse*, on ne peut confondre la *crainte de IHVH* avec quoi que ce soit qui ressemblerait à de la peur. Dès lors, s'il est vrai que *ceux qui craignent IHVH* sont assiégés, comme à la guerre, par son *messenger*, il va de soi que ce n'est pas pour les maintenir prisonniers mais bien pour les *arracher* à toute captivité, pour les rendre libres.

Dès lors, ceux qui *craignent IHVH* sont appelés à entrer dans une expérience tout à fait originale. Ils sont élargis et non pas enfermés par cette *crainte*. Pourquoi ? Mais, justement, parce qu'il s'agit de la *crainte de IHVH*. De ce fait, il faut bannir tout ce qui *sentirait* l'écrasement ou même l'étroitesse, tout ce qui détournerait de *voir IHVH* comme un *bien*, tout ce qui induirait à le considérer comme un *abri* qui protège, certes, mais en entravant la *marche*, en empêchant d'exister :

*Sentez et voyez, oui, quel bien est IHVH !
En marche, le brave qui s'abrite en lui !*

Sans doute. Mais à quoi reconnaître qu'on avance dans cette liberté souveraine ?

Une réponse est donnée à cette question qui surgit à partir même des exhortations qu'on lit. Elle peut d'abord paraître déconcertante :

*Craignez IHVH, ses saints,
Oui, pour ceux qui le craignent pas de manque !
Les lionceaux sont dans le besoin, ils ont faim :
Ceux qui cherchent IHVH ne manquent d'aucun bien.*

La liberté souveraine se reconnaît à ce signe que tout *manque* qui serait de l'ordre du *besoin* a disparu : il témoignerait encore d'une pure vitalité seulement animale, si puissante qu'elle soit, comme celle des *lionceaux*. Ceux qui *craignent IHVH, ses saints*, ne cessent pourtant pas de le *chercher*, ils ne le détiennent pas mais ils ne *sentent* pas son absence comme le *manque* d'un *bien*. Car le *bien* qu'est *IHVH*, ils n'ont pas *besoin* de l'avoir, de le posséder : il leur est communiqué, ils le reçoivent et même, d'une certaine manière, comme on l'a vu, ils le deviennent eux-mêmes, ils se transforment en lui – ce qui est tout autre chose que de l'avoir ou de le posséder !

Pour que de telles pensées soient acceptables on devra tenter de se représenter quel être étrange et paradoxal est désigné par ce nom de *IHVH*. Il ne suffit pas de ne pas le tenir pour une chose. En fera-t-on quelqu'un ? Oui, sans doute, mais à condition de le penser dans une association avec nous qui ne l'aliène pas à nous ni non plus nous à lui, et cela malgré le *salut*, venu de lui, dont nous affirmons les uns aux autres qu'il nous *délivre* de nos *terreurs* et de nos *angoisses*. Car, en dehors de la parole échangée entre nous, quelle autre assurance avons-nous de n'être pas toujours dans le seul ordre du *manque* et du *besoin*, en deçà donc encore de la *crainte de IHVH*, toujours seulement dans nos *terreurs* et nos *angoisses* ?

*Allez, fils, écoutez-moi :
Je vous enseignerai la crainte de IHVH.*

Tous les mots de ce bref exorde doivent être soigneusement pesés. On y entend le ton qui restera présent dans l'ensemble du discours qui suit.

La crainte de IHVH peut être *enseignée*. Pourtant, elle n'est pas apprise ni possédée comme un savoir, que celui-ci soit théorique ou pratique. L'*enseignement*, ici, est dépendant d'une *écoute*, celle-ci est le mode d'acquisition de cette *crainte*. Cet *enseignement* s'adresse à des *fils* comme aussi il fait des *fils* de ceux auxquels il est adressé. En effet, entre le maître et les disciples il y a une relation qui relève de la continuité biologique mais qui ne s'y réduit pas : un autre lien les unit, qui n'est pas le produit de la génération, celui de la reconnaissance mutuelle du père et du *fils*. C'est ainsi que les *fils* peuvent *aller*, s'en aller, partir, inventer leur chemin.

On en sait assez pour entendre le sens des propos qu'on va lire.

*Quel est l'homme qui désire la vie,
Qui aime les jours, pour voir le bien ?*

Sans doute l'interrogation est-elle toute rhétorique et remplit-elle la fonction d'une entrée en matière. Toutefois, dans son contenu se croisent au moins deux lignes de sens bien différentes. Le *désir* de la *vie*, l'*amour* des *jours* rendent présents la nature, entendue comme puissance, comme élan, qui porte à la croissance et à la complicité avec le temps qui dure et qui éclaire. Mais l'*homme*, s'il n'existe pas en dehors d'une telle nature, ne se confond pas avec elle : il attend d'une telle existence de *voir le bien*. Du moins peut-on reconnaître son humanité à une telle attente. Et, semble-t-il, personne n'en doutera. On s'accorde aisément sur de telles prémisses.

Mais alors comment s'y prendre pour réaliser le programme éthique qu'on vient de se donner sans quitter les conditions de l'existence naturelle dans le temps de l'histoire humaine telle qu'elle se poursuit de fait ?

La réponse est faite à chacun et le rejoint dans sa singularité la plus personnelle. Elle se présente comme un ordre, général dans sa formulation, que chacun doit approprier à sa condition :

*Préserve ta langue du mal
Et tes lèvres du parler de tromperie !
Sors du mal et fais le bien,
Demande la paix et poursuis-la !*

La *langue*, les *lèvres* : frontières du physique et du *parler* et, au-delà de celui-ci, comme un immense pays auquel il donne accès, il y a l'éthique, avec le *mal*, la *tromperie* et le *bien*. Ces territoires sont conçus comme des espaces que l'on doit qualifier et sur lesquels on doit opérer des mouvements : *préserver*, *sortir*, *poursuivre*. Bref, il y a à *faire*, à *demande*, à *poursuivre*. Quoi donc ? Le *bien*, la *paix*, qui ne se s'offrent pas comme des fruits qui pousseraient d'eux-mêmes. S'il y a un donné premier, il semble bien que ce soit le *mal*, dont il faut *préserver* sa *langue*, dont il faut s'*extraire*, *sortir*. Car la *paix* est l'objet d'une *demande*, d'une *poursuite*.

On comprend mieux sans doute pourquoi l'*enseignement* n'est pas comparable à une leçon qu'on apprend et qu'on récite, parce qu'on la sait. Il est dans le commandement prononcé, accueilli et accompli. Il est lui-même partie intégrante d'une communication. Mais on se méprendrait sur la portée d'un tel entretien si l'on n'y discernait pas la présence d'un tiers entre le maître et le disciple ou le *fil*s :

*Les yeux de IHVH vers les justes,
Et ses oreilles vers leur plainte.*

Les *yeux*, les *oreilles* : *IHVH* n'a pas de corps mais sa relation aux *justes* n'est pas moins réelle que s'il les voyait et que s'il entendait *leur plainte*. Et cette relation ne vient pas doubler les mouvements qui sont commandés à *l'homme*, elle ne se substitue pas à eux : elle leur est immanente. C'est d'ailleurs ce que l'on saisit clairement quand on observe comment *IHVH* se rend présent aux *malfaisants* :

*La face de IHVH sur les malfaisants,
Pour retrancher de la terre leur souvenir.*

D'un côté, une présence qui soutient, qui accompagne, de la vue et de l'ouïe, de l'autre, cette même présence, mais qui détruit jusqu'au *souvenir* que les *malfaisants* aient existé, comme s'ils avaient usurpé leur place dans le temps, sur la *terre*.

Enseignement et vérité

Tel est l'*enseignement* donné et reçu. Or, il tient sa vérité non pas de refléter ce qui a lieu dans la réalité mais, précisément, d'être donné et d'être reçu. Sa vérité est une vérité de parole adressée et écoutée. On se méprendrait si l'on en concluait que cette vérité est inconsistante, puisqu'elle ne reproduit pas la réalité. Elle réside dans un champ qui n'a rien d'illusoire ni d'imaginaire, elle est intérieure à un entretien qui se poursuit inlassablement entre *IHVH* et tous ceux qui *criaient* :

*Ils criaient et IHVH écoute,
De toutes leurs angoisses il les délivre.*

Avec une légère variante - *criailler* au lieu de *crier* - revient l'énoncé de ce qu'on a nommé plus haut une loi ou une maxime universelle. Qui maintenant prononce cette phrase ? Au point où l'on est venu on peut répondre : quelqu'un qui fait sien l'*enseignement* donné et reçu, adressé et *écouté*. Est-ce le maître, s'exprimant maintenant dans l'exercice de son magistère ? Est-ce le disciple devenu maître à son tour ? Peu importe. Il ne s'agit pas d'identifier par un nom celui qui parle. Ce qui est sûr, c'est que la reprise d'un énoncé déjà bien connu va permettre un nouvel et dernier approfondissement de la pensée.

On vient d'apprendre la différence que met *IHVH* entre les *justes* et les *malfaisants*. On peut, certes, se demander lesquels *criaient*. On peut même être surpris de devoir attribuer cette conduite aux *malfaisants*, et cela au seul prétexte qu'on vient de faire mention d'eux

immédiatement. Mais est-on vraiment contraint de faire une telle attribution ? Rien n'est moins sûr.

En effet, pourquoi et les *justes* et les *malfaisants* ne seraient-ils pas de ceux qui *criaient* ? Pourquoi celui qui parle ici ne viserait-il pas les uns et les autres ensemble ? Pourquoi, surtout, n'affirmerait-il pas que *IHVH* les *écoute* sans faire de distinction entre eux comme aussi bien *il les délivre* pareillement de toutes leurs angoisses. Mais là s'arrête la communauté entre les deux groupes.

Par la suite, et jusqu'à la fin du *Psaume*, on envisage les destins contrastés du *juste* et du *méchant*. Mais d'où vient qu'ils sont, en effet, bien loin de se ressembler ?

Qu'on s'arrête d'abord sur ce qui est dit du *méchant* en une formule lapidaire :

Le mal fait mourir le méchant...

Si l'on comprend bien, le *méchant* se donne lui-même la *mort* par le *mal* qu'il fait, en raison de sa *méchanceté* même.

Tout autre est le sort du *juste* :

*Proche IHVH pour les cœurs brisés,
Il sauve les souffles écrasés.
Nombreux les maux du juste,
Mais d'eux tous IHVH le délivre.
Il garde tous ses os,
Pas un d'entre eux n'est brisé.*

Ainsi les *maux* ne sont-ils pas épargnés au *juste*. Mais il fait partie des *cœurs brisés* dont *IHVH* est *proche*, des *souffles écrasés* qu'il *sauve*. D'où vient donc que *IHVH* le *délivre* de ses *maux nombreux*, qu'il *garde tous ses os* ? On ne saurait répondre tout uniment que son *salut* lui vient de sa *justice*. Ce serait, en effet, attribuer ce *salut* à une qualité qui lui est propre, indépendamment de toute relation à *IHVH*. On doit donc plutôt prendre en considération le lien mystérieux qui rend *IHVH* *proche* des *cœurs brisés* et qui l'amène à *sauver les souffles écrasés*. C'est par la vertu de ce lien que se crée la capacité du *juste* à être *délivré* et même à rester intact jusque dans la *mort*, puisqu'il *garde tous ses os* et que *pas un d'entre eux n'est brisé*.

Si donc la *mort* s'empare du *méchant*, c'est parce qu'elle était déjà à l'œuvre en lui dans sa *méchanceté* et dans sa *haine* du *juste* : cette *mort* est, à vrai dire, un *châtiment* qu'il s'invente. En revanche, quoi qu'il en soit des *maux nombreux* dont il souffre, le *juste* n'a jamais accueilli en lui la *mort* et, par conséquent, il ignore tout *châtiment*. Où l'on voit échanger leurs valeurs respectives deux registres, celui de la vitalité et de la mortalité, d'une part, et celui de l'éthique avec la *justice* et la *haine*, d'autre part. Au principe même d'un tel échange il faut placer quelque chose comme une rencontre entre *IHVH* et *tous ceux qui s'abritent en lui*. Le maître qui parle ici à ses *filis* règle tout son discours sur la présence active ou l'absence destructrice de cette rencontre.

Mais on se tromperait si l'on estimait qu'il décrit un état de fait, qu'il raconte une histoire à la fois déjà arrivée et constamment répétée à l'identique. On oublierait alors que son

enseignement ne transmet pas un savoir ni n'établit un état des lieux : il a pour finalité de se faire *écouter* et d'établir ainsi celui qui l'*écoute* dans la *crainte de IHVH*. On aura compris que celle-ci n'est que le nom sapientiel de la foi.

Quel cri ? Qui crie en appelant ?

Pour percevoir ici une différence entre un discours qui raconte et un autre, qui appelle, il faut admettre que, par un côté, *justes* et *méchants* partagent ensemble la même condition. Les uns et les autres sont éprouvés par de *nombreux maux* et ils *crient* ou *criaient* pareillement du fond de leurs *angoisses*. Mais le *cri* des uns, celui des *justes*, est un appel qui *écoute* et qui est *écouté*. En revanche, le *cri* des autres, celui des *méchants*, est *écouté*, lui aussi - car *IHVH* ne fait pas de différence ! – mais il n'est pas un appel qui *écoute*.

En conséquence, les uns, les *justes*, sont aussi en puissance les disciples du maître. Il est lui-même, on s'en souvient, qualifié pour parler, pour appeler à *écouter*, par son expérience d'*écoute*. Ils peuvent donc proclamer avec lui qu'ils sont *sauvés* par *IHVH*, même s'ils demeurent, avec les autres, les *méchants*, au milieu des *angoisses*.

Quant à ces autres, ils ne vont pas au-delà de leur *cri*. En effet, s'il y a un au-delà du *cri* - et il y en a un ! -, ils ne sont pas là pour en parler. Pourquoi donc ? Mais parce qu'ils sont foncièrement étrangers à un *cri* qui serait un appel et, pour cette raison, pourrait être suivi d'une *écoute* de *IHVH*, au double sens de cette expression, et de son *salut*.

Si donc il y a un au-delà du *cri*, seuls peuvent affirmer qu'il existe le maître et ceux qui auront *écouté* ses leçons. Pour les *méchants*, le *cri*, étant dépourvu de tout appel, étant stérile de toute invocation, sans *recherche de IHVH*, sans *désir de vie*, sans *amour des jours*, ce *cri* se perd en une *haine* destructrice qui va jusqu'à les détruire eux-mêmes. Car leur destruction est leur *châtiment*, puisque *le mal fait mourir le méchant*.

Mais, il faut le marquer avec force, les *méchants* ne sont pas là pour raconter ce qui leur arrive. Le récit de leur destin, seuls peuvent le produire ceux qui *crient*, qui appellent, qui *écoutent IHVH* et sont *écoutés de lui* et qui, pour finir, dès le temps de leur *détresse*, peuvent proclamer leur *salut*

Ainsi, en définitive, à tout moment du temps et donc aujourd'hui encore, n'existent que des *hommes* qui hésitent et toujours choisissent entre un *cri* qui appelle et un *cri* qui n'est pas un appel, entre un *cri* qui *écoute* et un *cri* qui n'est pas une *écoute*, entre un *cri* qui *sauve* et un *cri* sans *salut*. Bref, tout se passe dans le champ d'un entretien dont *IHVH* est le garant puisque, s'il se maintient, c'est en son *nom* et, s'il s'épuise, c'est par suite de la méconnaissance de son *nom*.

Il reste qu'au terme d'une lecture de ce Psaume on demeure habité par une question et sans doute celle-ci ne peut-elle pas recevoir de réponse qui apporte la certitude. En effet, on se demande s'il existe vraiment un *cri* qui ne soit pas prégnant d'un appel. On est fondé à soulever cette question. On doit se souvenir qu'on a lu et entendu cette interrogation du maître :

Quel est l'homme qui désire la vie,

Qui aime les jours, pour voir le bien ?

Interrogation toute rhétorique, a-t-on prononcé quand on l'a rencontrée. Soit ! On l'accorde encore maintenant. Mais on avait cependant été sensible déjà à l'entrelacement de deux aspirations : l'une emporte vers la *vie* et le temps des *jours*, l'autre vers le *bien*. Or, puisque dans cette implication mutuelle de deux aspirations distinctes mais nullement contradictoires il y a place, chez certains, pour un *cri* lesté d'un appel, pourquoi tout *homme*, quel qu'il soit, et pas seulement ceux qui en deviennent *justes*, ne ferait-il pas toujours de son *cri* un appel ?

La question demeure vive et sans réponse qui l'apaise. Mais si elle devait en recevoir une qui fût positive, affirmative, on sait du moins que le *cri* de cet appel serait *écouté* et suivi d'un *salut*. Mais qui connaît les *saints de IHVH* ?

Clamart, le 26 octobre 2007